



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

70-71 | 2014

**Variations sémantiques et syntaxiques : aspects d'une
théorie de l'invariance**

Introduction

Rémi Camus, Sarah de Vogüé et Gérard Mélis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1562>

DOI : [10.4000/linx.1562](https://doi.org/10.4000/linx.1562)

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 7-14

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Rémi Camus, Sarah de Vogüé et Gérard Mélis, « Introduction », *Linx* [En ligne], 70-71 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1562> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.1562>

Introduction

Rémi Camus, Sarah de Vogüé, Gérard Mélis

Chacun des articles composant ce numéro double s'attache à déployer une facette d'un programme de recherche qui s'est développé autour du travail d'Antoine Culioli pour étudier les formes linguistiques au travers de leurs variations. L'une des caractéristiques de ce travail est ce parti-pris de placer les faits de variation au centre de l'étude des langues¹ et de considérer que l'identité des entités langagières en général réside dans le détail de leur variation, dans ce qui constitue le contour de cette variation et dans ce qui l'organise. Sur ce parti-pris s'appuie le concept d'invariant : les entités langagières prises dans ces variations forment des invariants. Contrairement à ce que pourrait laisser penser le préfixe négatif *in*, ces invariants s'entendent moins comme une négation de la variation en question, que comme ce qui se retrouve d'une variation à l'autre ; en quelque sorte, l'invariant intègre toutes les variantes ; le décrire suppose de décrire les variations auxquelles il est soumis.

1 Ce qui s'entend dans la définition que Culioli a pu donner à la linguistique : « étude du langage à travers la diversité des langues et des textes » (voir notamment Culioli (1999)). Pour comprendre ce qu'est le langage, on intègre donc autant que faire se peut la diversité des langues, ce que l'on ne fera pas ou seulement très peu ici. Et on regarde aussi les textes, dans leur diversité : les textes étant les formes linguistiques qui se trouvent être effectivement produites, discours, énoncés, écrits, paroles, tout ce qui pour le linguiste lui permet ainsi de documenter l'activité linguistique. Il faut prendre en compte la diversité, parce que des variations s'y observent.

À noter que la problématique de la variation est peut-être doublée dans des versions plus récentes du programme de recherche de Culioli par celle sans doute plus radicale des déformations et de la déformabilité. Prendre la mesure de ce déplacement n'a pas été fait dans le présent numéro, mais pourrait sans doute éclairer nombre des faits analysés ici en intégrant peut-être plus que ne le fait la notion de variation l'extraordinaire plasticité des formes que ces faits mettent en évidence.

Le concept d'invariant est paradoxal, mais le programme associé est relativement simple : étant donné des formes linguistiques, il s'agit d'observer comment ces formes varient d'un emploi à l'autre – comment elles changent de valeur, comment leur distribution change (distribution syntaxique, mais aussi genre de texte, registre, type d'usage), et aussi comment elles s'échangent avec d'autres (comment elles commutent), puisque c'est bien l'une de leurs façons de varier. On observe ces données empiriques que constituent les variations auxquelles sont soumises les formes linguistiques, et on considère qu'elles sont ce qui fait l'identité de ces formes et donc ce qu'il faut décrire pour arriver à restituer cette identité dans ce qu'elle a de singulier.

Le programme est relativement simple à mettre en œuvre, sa conclusion plus difficile quand il faut expliciter l'identité en question. Cette explicitation aura trois particularités :

a) Elle sera une description la plus précise et fidèle possible de la variation observée. On a ainsi parfois le sentiment face à telle ou telle des approches culioliennes en général, qu'elles sont seulement descriptives, voire a-théoriques, soit qu'elles se réduisent à un fastidieux recensement des faits, soit qu'elles paraissent se contenter pour chaque fait de sa description ou de son explicitation au travers de longues gloses qui ne paraissent rien expliquer. Que les études ici présentées soient ou non exclusivement descriptives, en tous les cas elles prétendent être précises dans la description, et appellent à être évaluées d'abord pour la précision et la singularité des faits mis en évidence.

b) L'identité décrite sera une identité qui ne peut pas être considérée indépendamment du langage : elle ne peut pas être considérée indépendamment des variations décrites, qui sont des variations relatives à des emplois dans des énoncés, des textes, des discours, des langues. C'est la raison pour laquelle on a parlé ci-dessus d'« entités langagières ». Sans doute lorsque l'on parle est-on occupé à exprimer des pensées ou des idées ou des faits qui ne sont pas du langage. Mais ce que l'on élabore en parlant est une élaboration langagière qui ne peut qu'ajuster au plus près ce que l'on cherche à dire : Culioli distingue donc le niveau I des opérations cognitives et le niveau II des élaborations langagières ; et il décrit la relation entre niveau I et niveau II en termes d'ajustement et de jeu, certainement pas en termes de coïncidence, encore moins d'identification (Culioli 1990 (1987)). Dès lors, on décrit des identités qui sont d'un ordre spécifique : ce ne sont pas des entités du monde, ce ne sont pas des entités de la pensée, ce sont des entités produites quand on parle du monde ou de ce qu'on pense². Cela explique que l'on puisse reprocher leur opacité aux descriptions produites

2 Voir la notion de valeur référentielle proposée pour en rendre compte : la valeur référentielle d'un énoncé est ce que cet énoncé construit, à distinguer des référents auxquels cet énoncé renvoie.

Voir aussi la référence à Sénèque, qui explique dans la Lettre 117 à Lucilius à propos de telles entités langagières qu'elles « sont à part des corps, car (elles) sont des énonciations à propos de corps ». Noter que c'est sur cet emploi du terme *énonciation* par Sénèque que Culioli s'appuie pour justifier le terme dans ses propres travaux : on est loin des activités d'un sujet s'exprimant et s'inscrivant dans sa parole ou servant de point d'ancrage à ce qu'il dit ; il s'agit simplement de ce que

par l'école culiolienne en général et dans les articles ici regroupés en particulier. Deux reproches opposés mais convergents : trop descriptifs, mais trop abstraits ; trop peu théoriques, mais trop théoriques ; trop simples mais trop compliqués ; trop descriptifs, mais jargonants, parce que ne renvoyant à rien qui puisse être modélisé indépendamment. Pas de modèle extérieur, les entités langagières sont à part, et ne peuvent se décrire comme s'il s'agissait d'autre chose que de langagier. Les termes utilisés dans les études pour rendre ces invariants peuvent paraître opaques : *opérations, occurrences, formes schématiques*. Quelle que soit la nature exacte des éléments ainsi nommés, ils ne correspondent à rien d'extérieur au langage.

c) Cette identité est celle des emplois variables de la forme dans des textes, des discours, des énoncés, pour telle langue et telle configuration d'autres formes dans cette langue ; elle intègre par conséquent ces contextes, qui sont les contextes propres à la forme en question ; elle les intègre dans leur variété, dans le détail de leur organisation et de leurs contours. C'est donc une identité mobilisant des paramètres variables, impliquant d'autres identités, des contextes, des configurations. Il n'y a pas d'éléments simples dans l'ordre des entités langagières : toutes mobilisent des relations aux contextes, des positions dans des configurations. Il s'agit d'« opérations » opérant sur quelque chose, d'« occurrences » de quelque chose, de « formes schématiques » schématisant toute une configuration. En ce sens, il s'agit d'entités construites : mobilisant d'autres éléments, se construisant à l'aide d'autres éléments. Dans cette mesure, l'approche garde bien une visée explicative : il s'agit de rendre compte des variations observées à partir des constructions que la forme induit. On s'inscrit dans une approche formelle avec sinon des calculs, du moins des paramètres formels qui prétendent formaliser les valeurs et la façon dont elles se construisent³. On s'inscrit dans une approche constructionniste au sens donné par Franckel au terme⁴ : tout énoncé, tout agencement, mais aussi toute forme linguistique quelle qu'elle soit, aussi unitaire qu'elle puisse paraître, est un construit, dont on rend compte, en prenant en compte ce que cette forme intègre comme constituants d'une part, comme contexte d'autre part⁵.

Reconstituer les invariants au travers de leurs variations, les reconstituer dans leur caractère strictement langagier, et dans leur caractère construit, tel est l'objectif que l'on se donne, et pour ce faire chaque article de ce volume déploie de la variation.

L'on fait quand on dit « Caton est sage », en tant que cela n'a rien à voir avec ce que l'on fait quand on désigne Caton.

3 Voir De Vogüé (2012) pour une discussion des notions de calcul et de paramètres.

4 Voir Franckel (2002).

5 À noter qu'il s'agit d'une approche constructionniste qui prend le contrepied de tout un pan de ce que l'on appelle les grammaires de construction, lorsque celles-ci retiennent comme constructions des combinaisons dont la valeur ne se déduit pas des éléments constituants. Ce qui fonde une construction alors n'est pas un calcul, mais souvent une simple affaire d'usage plus ou moins fréquent. Comme souvent dans les sciences du langage contemporaines, la statistique est là mise au premier plan, au moins dans sa dimension prédictive.

À partir de ce point commun, les types d'objets étudiés sont divers : d'une part des unités prises dans des catégories grammaticales variées⁶ (verbe, verbe modal, nom, adverbe, mot du discours, préposition, complémenteur, préfixe, clitique) ; d'autre part des configurations (groupes nominaux, propositions, constructions avec auxiliaires et inversion du sujet, constructions passives, réponses à une question fermée). Les données sont prises essentiellement au français, mais deux contributions portent sur l'anglais (ou, pour l'une, sur la comparaison entre français et anglais), et l'une porte sur le russe.

Les lieux de variation examinés aussi sont divers : telle combinatoire, tel faisceau de combinaisons, tel ensemble de valeurs, le panel des valeurs de telle unité ou de telle configuration, telle contrainte, tel emploi, le panel des emplois, la profusion des possibles, etc.

Les styles aussi sont différents, et les façons d'opérer fortement hétérogènes. Les points de vue adoptés peuvent même être divergents sur certains points : par exemple sur la question de la grammaticalisation, défendue par Lionel Dufaye et rejetée par Fumitake Ashino. Parmi les défauts qui peuvent être adressés à l'école culiolienne, il y a aussi son grand désordre et ses clivages, dont certains pourront être repérés ici. Un désordre pas nécessairement malvenu : puisqu'on ne sait pas quel est le bon ordre, il faut bien diverses tentatives, toutes en attente d'être réfutées par les faits.

Il demeure des marques de fabrique. Du côté du programme de recherche lui-même, tel que nous avons tenté de le restituer ci-dessus – décrire la variation (a) pour chercher un invariant, qui est langagier (b), et construit (c). Du côté aussi de la méthodologie adoptée dans chaque contribution, qui plutôt que de partir, comme il est parfois de rigueur, d'un gap dans les acquis, suivi d'une hypothèse alors mise en examen – plutôt donc de partir d'un point de vue théorique – part d'une forme de paradoxe relatif aux données. On sait que les données dépendent des points de vue. C'est la limite bien connue de l'épistémologie du falsifiable. Si les données ne peuvent pas falsifier des théories, elles peuvent en revanche faire paradoxe : interroger voire remettre en cause des opinions répandues ou que l'on pourrait savoir par ailleurs. Un moyen pour préserver la critique comme moteur du progrès, et pour conserver aux données leur fonction falsifiante consiste ainsi à les placer au départ de la critique et à la source de l'élaboration théorique, plutôt qu'en fin de parcours.

Dans le premier article de Lucie Gournay, l'interprétation rigoureusement spatiale de *lever* mise en vedette dans les dictionnaires d'usage (« déplacer de bas en haut », TLFi) est infirmée par la combinatoire syntagmatique de *lever* : tout se passe comme si *lever* neutralisait l'interprétation spatiale au profit de lectures abstraites ou « métaphoriques » : *lever le coude, la tête, son verre*. Les propriétés des contraintes syntagmatiques sont décisives pour décrire au mieux des contrastes tels que l'apparente contradiction sémantique résidant entre *lever un problème* (le faire disparaître) / *soulever un problème* (le faire apparaître).

6 À comparer avec Camus & De Vogüé (2004) qui regroupait des études portant exclusivement sur des verbes. Sont évoquées aussi des unités classées comme grammaticales comme le *sja* final dans le russe *ndat'sja*, les auxiliaires temporels ou modaux (De Vogüé, Gournay, Mélis), et des catégories morphologiques comme le temps, l'aspect, le genre, le nombre ou le cas (Camus, De Vogüé).

L'article qui suit, proposé par Jean-Jacques Franckel, montre que si l'incertitude, le doute, l'incrédulité sont posés en préalable à l'étude des emplois de *croire*, il devient difficile de rendre compte des valeurs d'adhésion inconditionnelle ou d'élan spirituel caractéristiques de tout un pan des combinaisons attestables : *croire en Dieu* évoque une foi qui exclut a priori le doute ; *il faut y croire* invite à passer outre les attermoissements.

Le vocable *genre* manifeste quant à lui une bascule paradoxale entre, d'un côté, les classifications en rubriques disjointes (*le genre animal*) et, d'un autre côté, les contours flous d'une qualification approximative (*genre un animal*). C'est cette bascule qui fait l'objet de la contribution de Lionel Dufaye.

La préposition *avec* a déjà été l'objet de plusieurs travaux qui privilégient la valeur d'accompagnement : *Il se promène avec son chien*, au détriment de la valeur instrumentale (*faire une salade avec des jeunes pousses*) et de la valeur de manière (*exercer avec bonheur*). Cela marginalise la nature particulière du terme avec lequel est mis en relation le régime de *avec*, qui se manifeste dans des contraintes fines (*avec bonheur* vs **avec malheur*), ainsi que la question, traitée ici en détail, de la position du SP en *avec* : *On peut faire une salade avec des jeunes pousses / Avec des jeunes pousses, on peut faire une salade*. Denis Paillard reprend et réordonne les analyses de la littérature sur cette préposition, pour montrer la variation à l'œuvre, et la déployer dans chacun de ses moments.

Dans le cas de l'anglais *for* analysé par Gérard Mélis, le paradoxe consiste à aborder ce mot souvent décrit à partir d'un de ses emplois qui se prête le moins à des interprétations sémantiques, à savoir son emploi en fonction de « complémentateur » : *It was not necessary for there to be objective facts to support this*. C'est *via* la comparaison avec d'autres complémentateurs qu'est formulée une hypothèse invariante éclairant en quelque sorte de l'extérieur, à partir des contraintes syntaxiques, les caractéristiques des autres emplois, à savoir : *for* comme préposition et *for* comme conjonction.

Avec la combinatoire de *entre* et *se tuer* qu'étudie Fumitake Ashino, c'est la question des relations réciproques qui se trouve renouvelée. *Les chasseurs s'entre(-)tuent*, interprété au sens propre ou figuré, neutralise la télélicité de *tuer* : faire passer de vie à trépas. Le fonctionnement catégoriel de *entre* – préposition ou préfixe – s'avère crucial.

Avec le russe *udat'sja* qui fait l'objet de la contribution de Rémi Camus, la réussite est ce qui se (*-sja*) donne (*dat'*). Le verbe russe *dat'* requiert en russe un sujet syntaxique, or dans la construction passive où intervient le verbe *udat'sja*, le sujet syntaxique ne peut pas représenter l'auteur de la réussite. Une réussite fortuite, puisque sans sujet agentif, au point qu'on se demande comment elle peut néanmoins être qualifiée de réussite. C'est ici qu'intervient le préfixe *u-*, qui justifie une description compositionnelle de ce verbe qui est pourtant sans véritable analogue morphologique en russe.

Pour Sarah de Vogüé, la variation fait elle-même figure de paradoxe quand elle envahit tous les secteurs du langage – lexique, syntaxe, discours. L'auteur propose de renoncer aux modèles monolithiques que ce soit pour le lexique, la syntaxe ou la structuration discursive, et voit dans ces variations les effets d'un jeu relatif à la construction de la référence, entre une référence quantitative et une référence qualitative, organisant tout à la fois sens, prédication et énonciation.

Dans la seconde contribution de Lucie Gournay, une enquête sur corpus anglais et français révèle des contraintes très précises sur l'apparition de « modaux »

(*pouvoir, devoir, would, will, could...*) dans l'inversion à sujet nominal, apparition qui a pu être dite impossible dans des travaux antérieurs. A titre d'exemple, *devoir* s'avère filtrer le contexte d'une reconstitution historique. La prise en compte des deux langues est ici notamment l'occasion de tirer profit des différences entre les traditions grammaticales concernées : l'abord syntaxique de la tradition anglophone, et les aspects stylistiques et informationnels de la tradition francophone.

La notion traditionnelle de modification (ou d'objet affecté) dans la définition du passif anglais en *BE-EN* se heurte aux emplois où aucun changement d'état *stricto sensu* ne se laisse reconstruire : « passif d'état », qui ne résulte d'aucun événement, mais aussi bien « passif d'action » lorsque qu'il y a bien eu un événement mais que celui-ci ne résulte pas manifestement dans une altération du référent (*This bed was slept in by George Washington* « Dans ce lit a dormi George Washington »). Gérard Mélis montre alors comment la prédication de qualité que pose *BE-EN* permet de rejouer des déterminations qualitatives ou quantitatives à d'autres niveaux d'analyse : statut des déterminations spatio-temporelles (compléments indirects ou adjoints), relation entre thème et rhème, mode de construction de la référence du sujet.

Enfin, dans la dernière contribution du volume, Jean-Jacques Franckel reprend l'un des protocoles inventés par Culioli pour faire surgir le foisonnement : parcourir les réponses possibles à une question fermée – des variations donc sur ce qui serait un oui, un non, ou une abstention. Le point crucial est que ce sont les formes qui dictent l'analyse de ces réponses, et non pas l'herméneutique spontanée qui tendrait à identifier d'un côté des équivalents de « oui » et de l'autre des équivalents de « non ». Quand on répond *heureusement*, il n'y a pas un « oui » sous-jacent : il y a une opération qui fait intervenir *heur, eux, ment* et la prosodie propre à cette exclamation.

* * *

Le volume peut se lire par morceaux, ou en son long, avec au début une présentation générale de la question de la polysémie et des principes sur lesquels repose la théorie des formes schématiques pour en rendre compte (Gournay) ; ensuite des mises en application de ces formes schématiques pour expliquer les variations d'une part (Franckel, Dufaye, Mélis), les combinatoires d'autre part (Mélis, Camus, Ashino) ; enfin la mise en évidence de principes généraux de variation, ordonnant les combinatoires, au sein des mots (Camus), dans les syntagmes (Ashino), au sein des propositions (De Vogüé), des constructions syntaxiques (Gournay, Mélis), et jusque dans les interactions subjectives (Franckel).

Le parcours sera parfois difficile. Si le moteur vient des données et des paradoxes qu'elles fondent, la démarche n'est pas a-théorique : l'ensemble s'appuie sur un faisceau de mises en place théoriques qui sont, selon les articles, soit interrogées soit directement mobilisées. Ces corpus théoriques peuvent parfois être lourds : la notion de forme schématique exposée et discutée dans plusieurs articles⁷, l'opposition entre *Qlt*, *Qnt*, et aussi *QLnT* (De Vogüé, Dufaye, Mélis), la théorie des prépositions

⁷ Comme on le lira dans les différents articles qui utilisent le concept, la forme schématique d'une unité correspond à la façon dont cette unité configure les contextes dans lesquels elle intervient.

telle que développée par Franckel & Paillard (2007) (Ashino, Paillard), la théorie des verbes et des schémas de lexis telle que développée par De Vogüé (2006) (Gournay, Ashino, De Vogüé, Paillard), la théorie de la préfixation développée notamment par Paillard (2004), la théorie de l'altérité (notamment entre *p* et *p'*) développée par Culioli (1990 (1981)), sans compter les notions d'énonciateur, de co-énonciateur (et même de sujet-énonciateur dans l'article de Gournay sur les auxiliaires), et les oppositions culioliennes entre Référenciation, Représentation et Régulation (reprises par Franckel ici). On pourra se référer aux textes cités pour prendre la mesure de ces théories. Les contributions ici réunies prétendent montrer que cette lourdeur théorique est payante, par le déploiement qu'elle permet du côté des résultats empiriques.

Si l'on tente en effet de faire la somme des apports que l'on peut trouver au fil de ces contributions, on comptera des avancées sur la question de l'identification (Franckel, Mélis), sur la notion de télélicité (Gournay, Camus, De Vogüé), sur la co-énonciation (Dufaye, Gournay, Franckel), sur l'autonomie entre identité lexicale et fonctionnement syntaxique (Ashino, Paillard), sur les situations d'énonciation (De Vogüé, Gournay), sur la construction des sujets dans l'intersubjectivité (Franckel).

Sur un plan strictement empirique, on peut lire d'un article à l'autre des résultats sur les sens concrets et sur les emplois figés (Gournay, Dufaye, Mélis, Ashino, Camus, De Vogüé), sur les relations entre sens et concepts (Franckel) ; on trouve un balayage des catégories de circonstanciels et de compléments (Paillard, Ashino, Camus, Mélis), un balayage des possibles configurations thématiques (Paillard, De Vogüé, Gournay), des résultats sur les formes moyennes (Camus), sur les auxiliaires modaux, leurs emplois factifs, et des faits d'évidentialité (Gournay), sur l'opposition entre principales et subordonnées (Gournay), les contraintes propres à des genres de discours (Gournay), les liens entre préfixes et prépositions (Ashino), les types de discours, les valeurs du présent et du passé composé, les modes de structuration du temps (De Vogüé), la structure des groupes nominaux complexes (Paillard), la structure des groupes verbaux (De Vogüé, Mélis), la diversité des structurations relatives aux mots du discours, les modalités de l'assertion et de la dénégation (Franckel).

Sur un plan plus programmatique, des perspectives sont ouvertes sur l'abstraction et la grande plasticité du sens (notamment pour *lever*, *croire*, *genre*, *for*, *avec*, *entre*, ou le russe *dat'*), sur la diversité des langues (dans les articles de Camus, De Vogüé et Gournay), sur le changement diachronique (dans les textes de Dufaye, De Vogüé et Mélis, avec Dufaye parlant de grammaticalisation, De Vogüé de logiques divergentes, Mélis de mouvement centrifuge), sur l'énonciation (Gournay, Dufaye, De Vogüé, Franckel).

Surtout, des avancées empiriques permettent de mieux comprendre les différentes formes que peut prendre la variation, avec différents principes opérant à différents niveaux : formes quantitatives ou qualitatives de la référence chez Dufaye et De Vogüé, effets de portée et phénomènes variables d'intrication chez Dufaye, Franckel, Paillard, Ashino et Camus, effets de pondérations variées chez Dufaye, Franckel, Paillard et Mélis, modalités variables d'identification des paramètres mobilisés chez Mélis et Franckel, structure énonciative et contraintes propres aux genres textuels chez Gournay. On revient ainsi au paradoxe de départ, où la quête des invariants nous a permis non seulement de dégager un certain nombre d'invariants pour les items et les

configurations étudiées, mais nous a permis plus généralement d'avancer dans notre connaissance de la variation.

Références

- CAMUS, R. & DE VOGÜÉ, S. (eds), 2004, *Variation sémantique et syntaxique des unités lexicales : étude de six verbes français*, LINX, 50, Université Paris X.
- CULIOLI, A., 1990 (1981), « Sur le concept de notion », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 1, Ophrys, p. 47-65.
- CULIOLI, A., 1990 (1987), « La linguistique : de l'empirique au formel », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 1, Ophrys, p. 9-46.
- CULIOLI, A., 1999 (1995), « Qu'est-ce qu'un problème en linguistique ? Etude de quelques cas », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 3, Ophrys, p. 59-66.
- DE VOGÜÉ, S., 2006, « Qu'est-ce qu'un verbe ? » in Lebaud D., Paulin C., Poog K., eds, *Constructions verbales et production de sens*, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 43-62.
- DE VOGÜÉ, S., 2012, « A la recherche des paramètres de l'élaboration du sens au sein des énoncés ». CORELA - Paramétrer le sens ? Etudes de cas. Numéros thématiques. URL : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=2369>
- FRANCKEL, J.-J., 2002, « Introduction », *Langue Française*, 133, p. 3-15.
- FRANCKEL, J.-J. & PAILLARD, D., 2007, *Grammaire des prépositions* 1, Paris, Ophrys.
- PAILLARD, D., 2004, « À propos des verbes préfixés », *Slovo* 30 - 31, Inalco, p. 13-44.
- SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, Livre XIX, Lettre 117, http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/sen_luciliusXIX/lecture/8.htm